

CHURCHILL

par André Larané



CHURCHILL

par André Larané

Editions Herodote.net 2015
ISBN : 978-2-37184-019-5



Winston Churchill en 1941 (J. Russell & Sons)

SOMMAIRE

UN GUERRIER-NÉ

Tintin en habit de duc
Un homme à tout faire
Une imagination débordante
Contrariétés de l'entre-deux-guerres
La « décennie du démon »
Retour en grâce

CHURCHILL PREMIER MINISTRE CONTRE HITLER

Chef de guerre
La guerre totale
Vers la victoire
L'Après-guerre

LES BONS MOTS DU « VIEUX LION »

La formule qui fait mouche
Une langue bien (trop) pendue
Affaires privées

BIBLIOGRAPHIE



Lord Randolph Churchill en 1883

Jennie Jerome,
mère de Winston Churchill

Winston Churchill en 1881, à 7ans

UN GUERRIER-NÉ

[Retour au sommaire ▲](#)

Dans la nuit du 29 au 30 novembre 1874, une jeune femme donne le jour à un garçon au château de Blenheim, dans le comté d'Oxford, en Angleterre. L'heureuse maman de Winston Churchill, Jennie Jerome, a été prise de douleurs à l'occasion d'une fête. Elle a eu tout juste le temps de gagner les vestiaires des dames pour accoucher, six semaines avant terme.

Fille d'un riche aventurier américain et arrière-petite-fille d'une indienne d'Amérique, elle s'est mariée par amour... six mois plus tôt, à un homme politique talentueux et instable, Randolph Churchill.

Celui-ci descend d'un homme de guerre célèbre, John Churchill, duc de Marlborough (le Malbrough s'en va-t-en guerre de nos chansons), qui vainquit les armées de Louis XIV en 1704 à Blenheim (Hochstaedt), en Bavière.

Grands aristocrates, les époux mènent une existence mondaine et libertine sans beaucoup s'occuper de leurs deux enfants. L'enfant est déclaré à l'état civil sous le nom de Winston Leonard Spencer Churchill.

Il souffre dès sa jeunesse d'une constitution chétive. Il est par ailleurs hanté par la certitude de mourir jeune à l'égal de son père, qui mourra de syphilis à 45 ans, et de la plupart des membres de sa famille... Cela ne l'empêchera pas de finir nonagénaire.

Winston apprend très vite à user de dons exceptionnels : une mémoire prodigieuse fort utile dans les sphères politiques, une imagination exubérante, un don de l'écriture qui lui vaudra à la fin de sa vie le Prix Nobel de littérature, un sens de la répartie qui le range parmi les grands humoristes anglais et une énergie à faire pâlir des champions olympiques.



Winston Churchill et
Clementine Hozier en
1908



Le château de Blenheim, héritage du duc de Marlborough et lieu de naissance de
Winston Churchill

C'est aussi un rebelle qui, dès le plus jeune âge, ne supporte pas qu'on lui dicte sa conduite. Enfin, last but not least, il manifeste un courage physique qui confine à l'inconscience. Cent fois dans sa vie, Churchill frôle la mort et y échappe avec une chance surnaturelle comme si le Destin l'avait protégé en vue d'un rôle à venir.

Avec cela, des faiblesses insignes, des impulsions qui le poussent vers l'échec dans les Dardanelles en 1915 et à Narvik en 1940, qui l'amènent aussi à bombarder sans nécessité Dresde en 1945.

Héritier d'une lignée glorieuse, Churchill vit sur un grand train (il n'a pris qu'une seule fois dans sa vie le métro... et s'est égaré dans les couloirs). Il apprécie plus que de raison les alcools sans lesquels il sombre dans la dépression (« *my black dogs* » - mes chiens noirs - dit-il lui-même en parlant de ces douloureux moments de faiblesse).

Passionné par l'Histoire, il trouve du temps pour dicter des synthèses sur les heures illustres de la Grande-Bretagne. Pendant la Grande Guerre, déjà quinquagénaire, chassé du gouvernement, il se met à la peinture à l'invitation d'une amie (ses nombreuses toiles, vendues sous un pseudonyme, témoignent paraît-il d'un vrai talent et se vendent très cher).

Plus tard, pendant une nouvelle « *traversée du désert* », dans sa résidence de Chartwell, il se prendra aussi de passion pour la maçonnerie, jusqu'à s'affilier au syndicat de la corporation.

Peu tourné vers la galanterie, Winston trouve le bonheur auprès de son épouse, Clementine Hozier, qui le soutiendra toujours (ou presque) et lui apportera le réconfort et l'écoute dont il a besoin. Le couple aura cinq enfants dont quatre filles et un fils, Randolph, qui cumulera les défauts du père sans en avoir les qualités. Alcoolique, instable...



Winston Churchill, lieutenant de cavalerie en 1895

TINTIN EN HABIT DE DUC

[Retour au sommaire ▲](#)

Après une enfance turbulente et des études brouillonnes à la public school de Harrow, où un professeur se plaint qu'il « ait eu l'impudence de lui dire comment faire son métier », Churchill entre à l'académie militaire de Sandhurst et en sort faute de mieux dans la cavalerie, l'arme la moins valorisée.

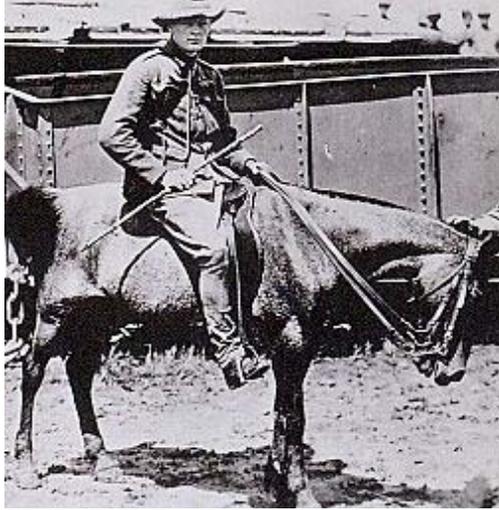
Au demeurant excellent cavalier, il se lasse très vite de la vie de garnison et court le monde à la recherche de toutes les occasions de montrer son courage.

En une demi-douzaine d'années, il va trouver le moyen de s'illustrer dans cinq expéditions militaires, à Cuba, en Inde à deux reprises, puis au Soudan et enfin en Afrique du Sud.

À l'image de Tintin - mais de façon plus guerrière -, le jeune officier de cavalerie va se partager entre les combats et les reportages. Chaque aventure donne lieu à des articles et des livres qui lui apportent renommée et argent.

Cela commence en 1895 avec la guerre que livre le gouvernement espagnol aux rebelles cubains. Le jeune Winston participe à la bataille de la Reforma.

En octobre 1897, à 23 ans, lieutenant de lanciers au Pendjab, aux confins de l'empire des Indes, il découvre l'horreur des guerres coloniales et s'indigne dans ses compte-rendus publiés par le *Daily Telegraph* de la mise à mort de prisonniers blessés. Il ne se prive pas non plus de critiquer la stratégie de ses supérieurs.



Winston Churchill lieutenant en Afrique du Sud (1899)

L'année suivante, grâce aux relations de sa mère et en dépit de sa mauvaise réputation (déjà), il se fait affecter au 21^e lanciers qui combat au Soudan sous les ordres de l'irascible Kitchener. Le 2 septembre 1898, il met sa vie en jeu dans la bataille d'Omdourman. Il tire de cette expérience un livre à succès : *The River War* (La guerre du fleuve).

Winston « *Tintin* » poursuit sa quête d'aventures avec une participation héroïque à la guerre contre les Boers d'Afrique du sud comme correspondant du *Morning Post*. Son train ayant été attaqué par des Boers, il remet la locomotive sur les rails sous le feu nourri des ennemis. Il est plus tard fait prisonnier mais trouve moyen de s'enfuir après avoir parcouru un millier de kilomètres en territoire ennemi.

Plus que jamais critique à l'égard de ses supérieurs et notamment du général Buller, qui commande les troupes d'Afrique du Sud, il échappe néanmoins à toute sanction grâce à ses qualités de combattant, à son patronyme et aussi à l'entregent de sa mère, qui compte parmi ses amants le prince de Galles et peut-être aussi le ministre de la Guerre !

Ses exploits, qu'il porte avec talent à la connaissance du public, lui valent enfin une élection comme député conservateur (tory) à la Chambre des Communes.



W. Churchill, ministre du Commerce, rencontre le Kaiser Guillaume II en 1909



W. Churchill et John Fisher en 1914

UN HOMME A TOUT FAIRE

[Retour au sommaire ▲](#)

Churchill est élu au Parlement le 1er octobre 1900 avec 16 voix de majorité dans la circonscription populaire d'Oldham. Le 15 mai 1903, à Birmingham, le leader conservateur Joseph Chamberlain propose d'en finir avec le libre-échange et de donner la préférence à l'Empire dans les échanges commerciaux.

Churchill désapprouve cette orientation. Partisan du libre-échange, qui permet de maintenir les prix à leur plus bas niveau, il décide de rallier les rangs du parti libéral. C'est chose faite le 31 mai 1904. Selon l'expression consacrée, « *he crosses the floor* » (il traverse le plancher qui sépare les députés des deux partis aux Communes).

Cette pratique vaut en général une réprobation éternelle à celui qui s'y livre. Churchill est l'un des rares hommes politiques qui y ait échappé.

Son geste est en bonne partie motivé par l'ambition malgré ce qu'il en dira : « *Certains changent de principes pour l'amour de leur parti. Moi, je change de parti pour l'amour de mes principes* ». C'est qu'il n'en peut plus du vieux parti conservateur qui le laisse languir sur son banc de député.

Le renégat reçoit promptement sa récompense. Il devient sous-secrétaire d'État aux Colonies en décembre 1905, sous la tutelle de lord Elgin, puis ministre du Commerce et de l'Industrie trois ans plus tard. Churchill, grand seigneur autoritaire et aux moeurs chastes, se rapproche à la surprise générale du grand tribun populaire de l'aile gauche du parti libéral, le sémillant David Lloyd George.

Il ébauche une législation sociale qui débouchera après la Seconde Guerre mondiale sur le « *Welfare State* » (État Providence): création d'une agence pour l'emploi, réglementation des salaires et des conditions de travail, assurance contre le chômage.



Winston Churchill avec la police en 1911, lors du siège de Sidney Street



Homme à tout faire, Winston accède en février 1910 au Home office (le ministère de l'Intérieur). Il tente de supprimer la prison pour dettes et fait libérer un garçon de 12 ans condamné à 7 ans de prison pour un vol de morue !

Il repousse aussi un projet de loi destiné à faire stériliser les débiles mentaux au nom de « *l'amélioration de la race* » (les sociaux-démocrates de Suède ne montreront pas la même sagesse en 1922). L'image du ministre est néanmoins durablement écornée par le massacre de Tonypany (un mineur gallois est tué en novembre 1910 par les forces de l'ordre).

L'opinion publique se fait de Churchill l'image d'un tueur alors qu'il a tout tenté pour apaiser le conflit social. Le ministre prend aussi des risques inconsidérés en se mêlant à la police lors du siège d'un forcené, à Sidney Street, en décembre 1910. Brouilles que tout cela... Les choses sérieuses commencent avec les affaires militaires.

Nommé Premier Lord de l'Amirauté (ministre de la marine) en septembre 1911, Winston appréhende la menace d'une guerre avec l'Allemagne dans un mémorandum prémonitoire. Il pousse au réarmement et au renforcement de la Royal Navy en s'appuyant sur les conseils d'un vieil amiral, Jacky Fisher (70 ans).

C'est ainsi qu'il convertit les navires du charbon au mazout, ce qui leur augmente leur vitesse et leur autonomie et permet à la Royal Navy de consolider son avance sur ses rivales, notamment la Kaiserliche Marine (Allemagne). Dans la foulée, il préconise une implantation britannique dans le Golfe Persique en vue de garantir leur approvisionnement en pétrole !

Le pétrole, jusque-là confiné à des usages subalternes, devient un élément stratégique vital pour toutes les grandes puissances, ce qu'il est encore aujourd'hui. Jamais à court d'imagination et de combativité, Churchill crée aussi l'Aéronavale en 1912.



Winston Churchill en 1914

UNE IMAGINATION DÉBORDANTE

[Retour au sommaire ▲](#)

C'est en qualité de premier Lord de l'Amirauté que Churchill aborde la Première Guerre mondiale. De tous les ministres, il est celui qui a la meilleure connaissance des armes et le plus d'appétence pour la guerre. Dans la nuit du samedi 1er août au dimanche 2 août, il met la Royal Navy en état de mobilisation générale.

La flotte est prête au combat lorsqu'expire le 4 août à 23 heures l'ultimatum de Londres à l'Allemagne lui enjoignant de respecter la neutralité belge.

En 1915, tandis que les combats s'enlisent dans les tranchées, un débat s'ouvre au sein du War Council sur la stratégie à tenir autour du Premier ministre Lord Asquith.

Les « *Easterners* » Churchill et Lloyd George plaident pour un contournement de l'ennemi par l'Est de l'Europe.

Le 13 janvier 1915, ils obtiennent gain de cause et le Conseil accepte le principe d'un débarquement sur la presqu'île de Gallipoli, à l'entrée des Dardanelles et du Bosphore, en vue de la conquête de Constantinople !

L'opération entrevue par Churchill ne manque pas de pertinence: il s'agit d'ouvrir un troisième front contre les Puissances centrales et d'approvisionner la Russie par la mer Noire. Une escadre franco-anglaise de 10 cuirassés lance l'attaque le 18 mars. Un champ de mines a raison de 4 navires dès le premier jour ! Mauvais début.

L'état-major allié diffère à n'en plus finir le débarquement du corps expéditionnaire. Lorsqu'enfin les premières troupes fortes de 12.000 hommes (y compris des Sénégalais) tentent de débarquer, le 25 avril, elles se heurtent à une farouche résistance des Turcs, commandés par Moustafa Kémal et conseillés par leurs alliés allemands.



Débarquement aux Dardanelles (1915)



Winston Churchill en septembre 1915, après sa démission du gouvernement

Le corps expéditionnaire doit être renforcé de semaine en semaine. Sans succès. Il rembarque en catastrophe le 8 décembre après avoir eu 250.000 morts, blessés et disparus !

Seule victime politique de cet échec, Churchill a dû démissionner dès mai 1915. C'était la condition expresse que mettaient ses anciens amis conservateurs à leur entrée dans un gouvernement de coalition.

Qu'à cela ne tienne. Après une longue dépression durant laquelle il se met à la peinture, le réprouvé demande et obtient un commandement dans les tranchées de la Somme, avec le grade de colonel comme commandant du 6^e bataillon du Royal Scot Fusiliers. Il ne cesse pas pour autant de critiquer la politique pusillanime du gouvernement.

En décembre 1915, fort d'une énergie et d'une imagination intactes, il transmet au gouvernement un mémorandum secret où il plaide pour la création de « *landships* » (les futurs blindés). Il y voit le seul moyen de percer les tranchées ennemies.

Lloyd George, devenu Premier ministre, rappelle son ami Churchill au gouvernement en juillet 1917 comme ministre des Munitions. Churchill intensifie les productions militaires et le 8 août 1918, il assiste dans les Flandres aux premières percées des engins blindés sur chenilles, les tanks, dont il a eu l'idée.



En marge de la conférence du Caire (1921), Churchill (1er à gauche), Gertrude Bell (2e à gauche) et Lawrence (3e à gauche) participent à une course de dromadaires. Lawrence l'emporte...

CONTRARIÉTÉS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

[Retour au sommaire ▲](#)

Après la Grande Guerre, devenu ministre de la Guerre, il se prononce pour une réconciliation avec l'Allemagne - à l'opposé de Lloyd George et Clemenceau - et dénonce par ailleurs le bolchevisme (ou communisme) qui a pris le pouvoir en Russie.

C'est en vain qu'il avertit : « *De toutes les tyrannies de l'Histoire, la tyrannie bolchevique est la pire, la plus dévastatrice, la plus avilissante* » (discours à l'Aldwych Club le 11 avril 1919). Il a compris avant tout le monde ou presque que le communisme porte atteinte aux fondements de la civilisation en préconisant la dictature d'une minorité au lieu de la recherche du compromis dans le respect de toutes les opinions.

Devenu ministre des Colonies, Winston crée les protectorats d'Irak et de Transjordanie sur les décombres de l'empire turc, à l'issue d'une conférence au Caire, le 12 mars 1921, à laquelle participe le célèbre colonel T.E. Lawrence, qui lui dispute les faveurs du public.

Il contredit une nouvelle fois avec justesse Lloyd George et Clemenceau qui soutiennent les revendications de la Grèce sur l'Anatolie occidentale. Son point de vue l'emportera au traité de Lausanne de 1923... mais sans lui, car entre-temps, il aura été chassé du gouvernement.

Après le départ de Lloyd George et Churchill en 1922 et l'échec du gouvernement d'union nationale hérité de la guerre, le conservateur Bonar Law devient pour quelques mois Premier ministre. Il cède la place à Stanley Baldwin, qui est lui-même renversé par les travaillistes de Ramsay MacDonald à la suite de dissensions dans le camp conservateur.



Winston Churchill, chancelier de l'Échiquier, en 1925



Churchill en 1926, avec sa femme et ses enfants

Pour Churchill, cette énième traversée du désert se solde par une deuxième traversée du « *floor* » : délaissant les libéraux (whigs), il renoue avec les conservateurs de sa jeunesse (tories) : « *Tout le monde peut retourner sa veste, mais il faut une certaine adresse pour la remettre à l'endroit* ».

Il entre peu après dans le gouvernement de Stanley Baldwin comme chancelier de l'Échiquier, c'est-à-dire ministre... des finances, une charge qui n'est pas vraiment dans sa nature. L'habile Premier ministre a voulu de la sorte neutraliser le trublion.

Le 28 avril 1925, Churchill annonce le retour à la convertibilité or de la livre sterling (suspendue en 1919). La monnaie britannique se retrouve d'un coup fortement surévaluée, cela pour répondre à la demande des banquiers qui s'inquiètent de la fuite des capitaux. Cette surévaluation de la monnaie se solde par une crise économique.

Les capitaux se réfugient à qui mieux mieux aux États-Unis, à Wall Street, où ils vont nourrir la spéculation et contribueront au krach d'octobre 1929.

En Angleterre même, sa mesure provoque une grève générale sans précédent en mai 1926. Churchill va la réprimer avec tout son savoir-faire mais reconnaîtra après la guerre que sa décision de 1925 fut « *la plus grosse bétise de ma vie* ».

En juin 1929, le gouvernement Baldwin se retire et Churchill perd son portefeuille de l'Économie, sans doute sans trop de regret : « *On m'a accusé d'avoir été le plus mauvais chancelier de l'Échiquier que l'Angleterre ait jamais eu. C'est vrai !* ».



Winston Churchill, chancelier de l'Échiquier, faisant la Une du TIME magazine le 11 mai 1925

Le travailliste Ramsay MacDonald revient au pouvoir. Il présente un projet audacieux d'autonomie de la colonie des Indes. C'est ainsi que le 31 octobre 1929, le vice-roi des Indes, Edward Wood, futur lord Halifax, promet à la colonie le statut de dominion, c'est-à-dire une autonomie complète comme en disposent déjà le Canada et l'Australie !

Winston Churchill, nostalgique de l'Empire victorien, s'y oppose bruyamment à l'inverse de son chef de parti, Stanley Baldwin, beaucoup plus compréhensif. Cette divergence de vues avec la fraction dominante des conservateurs va l'écarter pour longtemps des allées du pouvoir.



Churchill
artisan maçon
dans sa maison
de Chartwell
en 1930



Winston Churchill, peintre durant la « décennie du démon »

LA « DÉCENNIE DU DÉMON »

[Retour au sommaire ▲](#)

En juin 1929, après une carrière flamboyante, Winston Churchill est donc une nouvelle fois écarté des allées du pouvoir pour s'être opposé bruyamment aux projets d'autonomie de la colonie des Indes.

À 55 ans, tout en conservant son mandat de député, il entame une « traversée du désert » qui va durer une décennie : *the devil's decade* (la « décennie du démon ») !

Incapable de rester inactif, il se met à la maçonnerie et va faire de la peinture à Cannes, sur la Côte d'Azur. Il achève aussi la volumineuse biographie de son prestigieux ancêtre, *Vie de Marlborough*, et va en faire la promotion aux États-Unis en 1931.

Il y est accueilli avec enthousiasme mais en revient en chaise roulante, ayant été renversé par une automobile à New York. Il en retient une leçon : « *Avec l'âge, on se relève plus difficilement des accidents mortels !* »

Il est honni par ses adversaires comme par les députés conservateurs, qu'il a trop souvent trahis. Ses proches eux-mêmes doutent de son avenir politique. Sa chère Clementine s'offre une escapade amoureuse avec un jeune intellectuel...

Pour autant, certains observateurs entrevoyent très tôt la véritable stature du personnage. Le conservateur Harold Nicholson déclare à son propos en 1931 dans la revue *Vanity Fair* : « *C'est le pilote des causes désespérées. Le jour où l'avenir de l'Angleterre apparaîtra désespéré, c'est lui que l'on appellera comme leader* » !



Discours de Churchill lors d'une campagne de recrutement à Mansion House en 1939



Wallis Simpson et Edouard VIII, le jour de leur mariage au château de Candé (1937)

Winston Churchill voyage, affiche son admiration pour Mussolini, qu'il a rencontré en 1927... En 1935-1936, il plaide pour l'apaisement avec l'Italie à propos de l'invasion de l'Éthiopie et lorsque les troupes allemandes réoccupent la Rhénanie, en violation du traité de Versailles, il approuve l'inaction du gouvernement français.

La même année, quand l'armée espagnole se soulève contre le gouvernement républicain espagnol, il prend le parti du général Franco.

Enfin, l'héritier des Marlborough se fourvoie dans la défense de son ami le roi Édouard VIII, tiraillé entre ses devoirs royaux et son amour pour Mrs Wallis Simpson.

Le roi est contraint d'abdiquer le 10 décembre 1936 au profit de son frère, le futur George VI, au grand soulagement des démocrates qui s'inquiétaient des penchants germanophiles et pro-nazis d'Édouard VIII. Churchill, discrédité et découragé, se replie dans son manoir de Chartwell.

Mais ses diatribes prophétiques contre Hitler commencent de recevoir un écho favorable à la Chambre des Communes. Ainsi de son discours du 13 avril 1933 dans lequel il dénonce la menace que fait peser le nouveau chancelier d'Allemagne.

Quand la guerre devient imminente, c'est vers lui que se tourne l'opinion publique, la « traversée du désert » ayant préservé son image d'homme d'action et fait oublier ses bévues passées.



Chamberlain en 1938, à son retour d'Allemagne, montre les accords de Munich signés avec Hitler

RETOUR EN GRÂCE

[Retour au sommaire ▲](#)

Le tournant se situe en 1937, lorsque Neville Chamberlain (68 ans) succède à Stanley Baldwin à la tête du gouvernement britannique.

Chamberlain a démontré ses talents comme lord-maire de Birmingham et chancelier de l'Échiquier (ministre de l'économie) dans le précédent gouvernement. Mais il ignore tout des affaires internationales et n'a pas pris la juste mesure des nouveaux dictateurs qui affligent l'Europe, Mussolini, Staline et surtout Hitler.

Churchill ne ménage plus ses critiques contre le nouveau Premier ministre qui prône l'« *appeasement* » (apaisement) à tout prix avec le Führer allemand.

Il est rejoint par le secrétaire d'État aux Affaires étrangères Anthony Eden (43 ans), lequel démissionne en février 1938 suite à l'échec des sanctions contre l'Italie, coupable d'avoir envahi l'Éthiopie. Ces sanctions n'ont eu d'autre effet que de jeter Mussolini dans les bras de Hitler.

Chamberlain appelle aux Affaires étrangère Lord Halifax (58 ans), ancien vice-roi des Indes, qui va relayer sa politique d'apaisement. Le 5 octobre 1938, après les indignes accords de Munich, Churchill tient aux Communes un grand discours : « *Nous avons subi une défaite, sans guerre, dont les conséquences nous accompagneront loin sur notre route...* »



Churchill à la revue de la Homefleet à Spithead

Deux jours après la déclaration de guerre (3 septembre 1939), Winston Churchill revient au gouvernement sous la pression de l'opinion, à un poste qu'il connaît bien, celui de Premier lord de l'Amirauté.

Dans les minutes qui suivent sa nomination, tous les navires de la Royal Navy reçoivent le même télégramme : « *Winston is back* » (Winston est de retour).

Pendant plusieurs mois, les troupes franco-britanniques se tiennent l'arme au pied sur la frontière occidentale de l'Allemagne. C'est la « *drôle de guerre* ».

Bien qu'anticommuniste de la première heure, Churchill demande à ménager l'URSS de Staline lorsque celle-ci, alliée de l'Allemagne, attaque la petite Finlande le 30 novembre 1939.

Mais en tant que ministre de la Marine, il suggère et organise une attaque à revers contre l'Allemagne en... Norvège. L'objectif est de couper aux Allemands la route du fer, le précieux minerai étant extrait dans la Suède voisine. Un corps expéditionnaire franco-britannique débarque à Narvik et doit presque aussitôt rembarquer, Hitler occupant la Norvège et le Danemark par surprise le 9 avril 1940.

L'affaire tourne au fiasco comme le débarquement des Dardanelles en 1915 ! Neville Chamberlain, avec une extraordinaire abnégation, assume la responsabilité de l'échec et offre sa démission, blanchissant Churchill par la même occasion et laissant à ce guerrier-né la mission de conduire la guerre.

Pour l'opinion publique et les députés, il ne fait plus de doute que Churchill est le seul homme à même de mener la lutte.



Début 1941, Winston Churchill essaie une Sten nouveau modèle (AFP)

CHURCHILL PREMIER MINISTRE CONTRE HITLER

[Retour au sommaire ▲](#)

Le matin du 10 mai 1940, Hitler rompt le front de l'Ouest en lançant ses armées contre la Belgique et la France, mettant fin à la « *drôle de guerre* ». Le soir même, à 18h30, Winston Churchill (66 ans) est appelé par le roi George VI à former un nouveau gouvernement afin de remplacer à ce poste Neville Chamberlain, qui s'est déconsidéré par ses hésitations et ses reculades face au nazisme.

C'est un extraordinaire retour en grâce pour le vieux leader politique, jamais encore arrivé au sommet du pouvoir malgré des états de service brillants. Trois jours après, il présente son cabinet de guerre à la Chambre des Communes. Lui-même détient les fonctions de Premier ministre et de ministre de la Guerre.

Chamberlain est à l'Intérieur et Lord Halifax aux Affaires étrangères (ce dernier milite encore en sous-main pour un arrangement de dernière minute avec Hitler). Chacun s'attend à une invasion de la Grande-Bretagne.

Mais le « *vieux Lion* » va changer le cours de l'Histoire. Son atout face à un establishment sceptique et prêt à tous les compromis est sa conviction d'être le seul homme à même de sauver l'Angleterre! Le peuple va immédiatement se reconnaître en lui.

Le 13 mai 1940, empruntant une formule adressée par le nationaliste italien Giuseppe Garibaldi à ses Chemises rouges en 1849, Winston Churchill lance à l'adresse des députés et de ses concitoyens : « *Je n'ai à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur !* »

Churchill et de Gaulle passent en revue
les troupes françaises à Marrakech
(Maroc) le 13 janvier 1944



Churchill enregistre un discours pour la
BBC depuis l'une des « war rooms »



Le 16 mai, à Paris, Churchill rencontre le président du Conseil français, Paul Reynaud. Devant son abattement, il prend conscience que l'Angleterre va devoir se battre seule contre une Europe presque entièrement soumise à Hitler. À Dunkerque, grâce à un arrêt momentané des troupes allemandes, 200.000 Britanniques et 130.000 Français sont évacués vers la Grande-Bretagne.

Le 11 juin à Briare et le 13 juin à Tours, Churchill rencontre encore les chefs français. À cette occasion, il croise le général Charles de Gaulle, éphémère secrétaire d'État du gouvernement Reynaud. C'est le début d'une relation chaotique et rugueuse mais pleine d'estime réciproque.

Le 18 juin, aux Communes, il prononce l'un de ses plus beaux discours sur « *la plus belle heure* », celle du combat et de la victoire. Le 22 juin 1940 se produit l'inéluctable : la France se retire de la guerre et signe l'armistice avec l'Allemagne.

Pendant un an jour pour jour, jusqu'au 22 juin 1941 (invasion de l'URSS par l'Allemagne), l'Angleterre churchillienne va lutter seule contre l'Europe de Hitler, avec toutefois le soutien fidèle de ses dominions notamment le Canada. C'est « *the lonely year* » (l'année solitaire).



Churchill fait le signe V de la victoire en 1940, devant le 10 Downing Street, Londres



Churchill en chef de guerre, en 1941

CHEF DE GUERRE

[Retour au sommaire ▲](#)

Hermann Goering, patron de la Luftwaffe, l'aviation allemande, inaugure le 30 juillet 1940 une grande bataille aérienne en vue d'abattre la résistance anglaise et de permettre aux troupes d'invasion de traverser la Manche.

L'offensive tourne court grâce à l'extraordinaire réactivité des pilotes britanniques du Fighter Command. 700 chasseurs sont engagés de part et d'autre ainsi que beaucoup de bombardiers du côté allemand.

Les Allemands ont plus de pertes que les Anglais et très vite doivent renoncer à l'espoir de détruire l'aviation britannique. Le 20 août, aux Communes, Churchill prononce une belle formule (soigneusement peaufinée pendant plusieurs jours comme tous ses discours) : « *Never in the field of human conflict was so much owed by so many to so few* » (« *Jamais dans l'histoire des guerres un si grand nombre d'hommes ont dû autant à un si petit nombre* »).

Quatre jours plus tard, alors que la Royal Air Force est à bout, les Allemands larguent par erreur des bombes sur la banlieue de Londres. Contre l'avis de l'état-major, Churchill saisit ce prétexte pour ordonner un bombardement de Berlin.

Piqué à vif, Hitler riposte en décidant de bombarder les grandes villes, ce qui a pour effet d'épargner les objectifs proprement militaires et de donner aux Britanniques le temps de restaurer leurs défenses !

Le 7 septembre commence le Blitz. L'East End de Londres est le premier frappé. Mais dès le 15 septembre, les attaques doivent se faire de nuit pour échapper à la défense anglaise. À chaque fois, ce sont des vagues de 150 à 200 bombardiers qui larguent leurs bombes incendiaires. En deux mois, Londres en reçoit ainsi un million.



Churchill dans les ruines de la cathédrale de Coventry, en 1941

Le raid sur Coventry, dans la nuit du 14 au 15 novembre, est le plus destructeur de tous. On prétendra - à tort - que Churchill avait eu connaissance du raid trois jours à l'avance mais n'en aurait rien dit pour ne pas dévoiler ses sources !

Le Blitz s'interrompt le 10 mai 1941, signant l'échec de ses promoteurs. La guerre s'est transportée entre-temps sur les bords de la Méditerranée.

Le 28 octobre 1940, Mussolini, surestimant la combativité de ses troupes, a attaqué la Grèce. Il est repoussé et appelle à l'aide son allié allemand. Hitler lance ses troupes contre la Yougoslavie et la Grèce le 6 avril 1941.

Dans le même temps, en Afrique, les Anglais se lancent à la conquête des colonies italiennes de Somalie et d'Éthiopie. En décembre 1940, l'armée italienne du général Graziani stationnée en Libye a été aussi attaquée et battue par l'armée anglaise du Nil. Hitler envoie derechef le général Edwin Rommel à la rescousse de ses malheureux alliés.

Dans ses offensives tous azimuts, le Premier ministre anglais porte un soin tout particulier aux services de renseignements et d'espionnage et aux opérations subversives. Il suit de très près le *Special Operations Executive* (SOE).

Le 22 juin 1941, l'attaque de l'URSS par l'Allemagne apporte une bouffée d'espoir à l'anticommunisme impénitent. L'Angleterre n'est plus seule ! Le soir même, à la BBC, ce dernier assure à propos de Staline et de l'URSS qu'il avait autrefois vilipendés plus que quiconque : « *Tout homme, tout pays qui combat le pouvoir nazi sera assuré de notre soutien* ».



Churchill et Roosevelt sur le Prince of Wales, en 1941

Mais il ne s'en tient pas là. Après avoir obtenu des Américains, officiellement neutres, de l'aider matériellement par une loi prêt-bail, autrement dit un crédit illimité, il rencontre le président des États-Unis Franklin D. Roosevelt sur le Prince of Wales, à Placentia Bay, au large de Terre-Neuve.

Les deux hommes d'État assistent ensemble à un service religieux le dimanche 10 août 1941. Quatre jours plus tard, ils signent la Charte de l'Atlantique, un document qui présente leurs buts de guerre.

Le 7 décembre 1941, enfin, survient l'attaque de Pearl Harbor par les Japonais. Les États-Unis entrent pour de bon en guerre. La défaite du nazisme devient dès lors inéluctable. Mais Churchill ne va pas tarder à prendre conscience aussi que le leadership britannique dans les affaires du monde est révolu.



Churchill et Staline affectent la parfaite entente dans une conférence de presse (août 1942)



Joseph Staline et Winston Churchill au Livedia Palace à Yalta en 1945

LA GUERRE TOTALE

[Retour au sommaire ▲](#)

À la mi-août 1942, Churchill se rend à Moscou pour rencontrer son turbulent allié. L'accueil est glacial. Staline ironise à propos des troupes britanniques et reproche à Churchill de différer l'ouverture d'un second front à l'Ouest.

Le Vieux Lion explose : « *Oui, monsieur Staline, moi aussi, j'ai mes problèmes. J'espérais tendre la main à un compagnon d'armes. Je suis amèrement déçu car cette main n'a pas été saisie* ». Le dictateur, surpris, n'attend pas la traduction pour répondre : « *Je ne comprends pas ce que vous me dites mais votre ton me plaît* ».

À partir de là, la glace va se rompre. Le soir du dimanche 12 août 1942, après un dîner tendu et morne, Staline propose à son hôte de prendre quelques verres dans son appartement.

Churchill ne refuse pas une pareille invitation ! La nuit va se terminer en beuverie. Au terme de ce séjour moscovite de quatre jours, Churchill confie : « *J'ai l'intention de nouer des liens solides avec cet homme-là* ».

Au plus fort de la guerre, le Premier ministre britannique veut aussi montrer à ses concitoyens que leur effort ne sera pas vain. Le 1er décembre 1942, à sa demande, William Beveridge publie un rapport sur la réforme en profondeur des institutions sociales.

C'est le « *Welfare State* » (l'État Providence) qu'il reviendra à son successeur Clement Attlee de mettre en oeuvre à l'issue des combats.



Reddition d'un équipage de char allemand dans le désert libyen



Débarquement anglo-saxon en Sicile

VERS LA VICTOIRE

[Retour au sommaire ▲](#)

Le Premier ministre fait avaliser sa stratégie d'attaques périphériques avec, pour commencer, en novembre 1942, l'invasion de l'Afrique française du Nord par les troupes anglo-américaines.

La fin de l'année 1942 est marquée par une défaite, la prise de Tobrouk, en Cyrénaïque (Libye) par Rommel (« *Le pire désastre et la plus affreuse défaite de l'histoire britannique* », d'après Churchill), et un retournement, la victoire d'El-Alamein (« *Avant El-Alamein, nous n'avons jamais remporté de victoire. Après El-Alamein, nous n'avons jamais connu de défaite* »).

Les événements s'accélérent en 1943 avec la défaite mémorable des Allemands à Stalingrad face aux Soviétiques. À Koursk, en juillet, les Soviétiques détruisent la fine fleur des panzers ou blindés allemands au cours d'une autre bataille gigantesque.

Churchill lance une nouvelle offensive périphérique contre la Sicile. La péninsule italienne est envahie. Mussolini tombe le 25 juillet 1943. Aussitôt après, le 28 novembre 1943, Churchill et Roosevelt rencontrent Staline à Téhéran où ils prévoient l'ouverture d'un deuxième front à l'Ouest, en Normandie, pour soulager les Soviétiques.

Le débarquement de Normandie est prévu en mai 1944 (il sera retardé au 6 juin à la dernière minute). Un débarquement d'appui est aussi prévu en Provence en août 1944.

Avec sa prescience habituelle, Churchill ne se satisfait pas de cette opération tardive et éloignée du cœur de l'Europe. Il entrevoit la percée soviétique en Europe centrale et voudrait la prévenir par un débarquement anglo-saxon sur les côtes de l'Adriatique.

Mais le piétinement des troupes alliées en Sicile et en Italie ne lui permet pas de convaincre Roosevelt du bien-fondé de son idée.



Scène de débarquement le 6 juin 1944 (Overlord)

Les Américains sur les plages Normandes
(Keystone)

Au demeurant, les déconvenues face aux exigences croissantes de ses alliés américains et soviétiques accélèrent son vieillissement et aggravent les mauvais penchants de son caractère. Une pneumonie après la conférence de Téhéran manque même de l'emporter.

Churchill se console en se jetant corps et âme dans la préparation du débarquement de Normandie. Une nouvelle fois, il démontre une inventivité extraordinaire. C'est ainsi qu'avec l'amiral Mountbatten, il conçoit les ports artificiels en caissons préfabriqués de 7000 tonnes, les « *Mulberry Harbours* ».

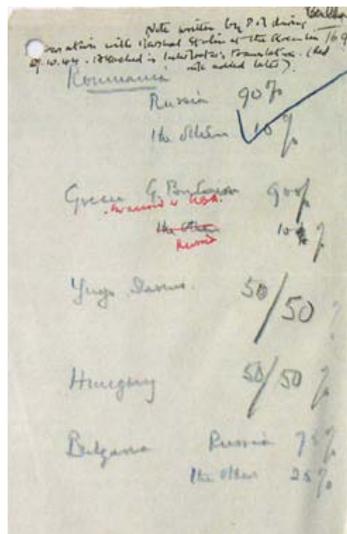
Il soutient aussi le projet de « *Hobart's Funnies* » du général Hobart : des tanks amphibies qui ouvriront le passage sur les plages de Gold, Juno et Sword (leur absence à Omaha sera à la source de grandes difficultés pour les Américains).

Le Jour J, Churchill (69 ans) exige du général Eisenhower de participer en personne au débarquement. Le commandant en chef de l'opération doit faire appel au roi George VI pour obliger le Premier ministre britannique à se tenir en retrait !

Après le débarquement et la « *guerre des haies* » en Normandie qui s'achève le 21 août par la prise de Falaise, tout va très vite. Paris est libéré le 25 août, Bruxelles le 3 septembre et la frontière allemande atteinte le 11 septembre.



V1 en vol



Partage des Balkans à Moscou entre Churchill et Staline (octobre 1944), archives nationales de Londres

Entre-temps, le 13 juin, la première fusée V1 («*Vergeltungswaffe*» ou *arme de la vengeance*) s'est écrasée dans l'estuaire de la Tamise. Hitler, dans un sursaut, tente de reprendre la main avec des bombardements de terreur.

70 engins s'écrasent sur Londres chaque jour, faisant au total 6000 tués chez les habitants. Le 8 septembre, de nouvelles fusées font leur apparition : les V2, avec une tonne d'explosifs chacune. 1100 V2 s'écrasent sur Londres jusqu'au 27 mars 1945. Bilan : 2.700 tués.

Le sort de l'Europe nazie n'en est pas moins scellé. Face au triomphe soviétique, Churchill tente de ravalier ses ressentiments. Le 10 octobre 1944, à Moscou, il rencontre Staline en tête à tête et convient d'un partage d'influence dans les Balkans.

Mal inspiré et sans doute usé par l'âge et les déceptions, le Premier ministre griffonne sur un papier :

- 1) Roumanie : Russie 90%, les autres 10%,
- 2) Grèce: Grande-Bretagne (en accord avec les États-Unis) 90%, Russie 10%,
- 3) Yougoslavie : 50/50%,
- 4) Hongrie : 50/50%,
- 6) Bulgarie : Russie 75%, les autres 25%.

La division de l'Europe est issue de ce chiffon de papier, que Staline ne respectera qu'en partie.



Churchill et Staline entourent Roosevelt, à Yalta, 4-11 février 1945



Churchill le « VE Day », le 8 mai 1945

Le 3 décembre 1944, le Parti communiste grec (ELAS) revendique à Athènes une place au sein du gouvernement, eu égard à sa participation héroïque à la Résistance. Un corps expéditionnaire britannique intervient. C'est le début d'une atroce guerre civile (tortures et meurtres de civils, femmes et enfants en grand nombre). Cessez-le-feu le 14 janvier 1945.

Churchill commet par ailleurs l'erreur de soutenir en Yougoslavie le chef des communistes Josip Broz Tito plutôt que les résistants royalistes ou démocratiques, au moins aussi efficaces contre les Allemands. Du 4 au 11 février 1945, à Yalta, en Crimée (URSS), les trois alliés conviennent d'une entrée en guerre de l'URSS contre le Japon ainsi que d'une future zone d'occupation pour la France en Allemagne. Le sort de la Pologne reste en suspens (malgré le courage de sa population, elle sera finalement abandonnée à l'ogre soviétique).

Le jour de la victoire en Europe (« VE Day »), le 8 mai 1945, consacre le triomphe de Winston Churchill... et du peuple britannique, qui a résisté seul pendant un an à Hitler. 365.000 Britanniques dont 100.000 civils ont donné leur vie pour ce jour.

Churchill et les Juifs

Churchill est de tous les leaders alliés celui qui a montré le plus de compassion pour les juifs persécutés par les nazis. Il déclare ainsi dans le discours à la Nation du 24 août 1941 (soit au tout début des massacres d'innocents) :

« Depuis les invasions mongoles au XIIe siècle, on n'a jamais assisté en Europe à des pratiques d'assassinat méthodique et sans pitié à une pareille échelle.

Nous sommes en présence d'un crime sans nom (...). Quand sonnera l'heure de la libération de l'Europe, l'heure sonnera aussi du châtement ».



Winston Churchill le 23 août 1946 à Genève

L'APRÈS-GUERRE

[Retour au sommaire ▲](#)

La suite est plus triste. Les électeurs renvoient Churchill dans l'opposition aux élections du 5 juillet 1945, huit semaines après la capitulation de l'Allemagne ! À son absence de programme, ils ont préféré les promesses terre à terre des travaillistes guidés par Clement Attlee : « *Let us face the future* » (Faisons face au futur).

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, respectueux comme à son habitude de la démocratie, Churchill laisse à son successeur sa place à la conférence de Potsdam, où se décide le sort de l'Allemagne.

Il reprend son bâton de pèlerin à 72 ans et redécouvre la menace que représente l'Union soviétique pour la paix. Le 5 mars 1946, à Fulton, il prononce un discours célèbre où il annonce la guerre froide entre les anciens alliés et appelle à la constitution d'un front des démocraties. Ce sera l'OTAN.

Le 19 septembre 1946, à l'Université de Zurich, il appelle de ses vœux les États-Unis d'Europe, sur la base d'une réconciliation franco-allemande !

En octobre 1951, enfin, il gagne à la tête des conservateurs ses premières élections législatives. Cette fois, il devient Premier ministre en tant que chef de la majorité parlementaire et non plus en recours de la dernière chance. Mais ce retour tardif aux affaires s'avère très décevant.



Winston Churchill en 1951

Le 5 avril 1955, le « *Vieux Lion* » se retire pour raisons de santé dans sa résidence de Chartwell, dans le Kent. Il cède la place à son fidèle adjoint, Anthony Eden.

Le 24 janvier 1965, à 8h, Sir Winston Spencer Churchill rend son dernier soupir (le même jour et à la même heure que son père, 70 ans plus tôt!). Il a droit à des funérailles nationales, un privilège réservé aux souverains et auquel ont eu droit en tout et pour tout cinq roturiers anglais seulement : Pitt, Nelson, Wellington, Gladstone et lui-même.

Sir Winston Churchill

Bien qu'il descendit en ligne directe du prestigieux duc de Marlborough et fit partie d'une des plus nobles familles du Royaume-Uni, Winston Churchill n'était pas lui-même noble de naissance !

Son grand-père, John Winston Spencer-Churchill, septième duc de Marlborough, avait transmis son titre à son fils aîné George Charles Spencer-Churchill. Son deuxième fils, Lord Randolph, père de Winston, n'avait donc aucun titre de noblesse.

En avril 1953, Winston Churchill est récompensé de l'Ordre de la Jarretière et c'est seulement à ce moment-là, à 78 ans, qu'il acquiert un titre de noblesse, celui de baronet, le seul qu'il pouvait accepter s'il voulait continuer de siéger aux Communes. Il devient ainsi Sir Winston, même si sa femme Clementine eût préféré qu'ils fussent demeurés Mr. and Mrs. Winston Churchill...



Winston Churchill reçoit le Prix Nobel de littérature, 1953

LES BONS MOTS DU « VIEUX LION »

[Retour au sommaire ▲](#)

Né de mère américaine, Winston Churchill est « *50% Américain mais 100% Anglais* » par son humour et ses réparties. Écrivain proluxe, il a bâti sa popularité sur ses talents de journaliste de guerre et bien mérité, en fin de vie, le prix Nobel de littérature en 1953 pour les 12 tomes de ses *Mémoires*.

Winston Spencer Churchill est en effet le génie de la Politique comme Léonard de Vinci celui des Arts. L'un et l'autre ont entamé d'innombrables travaux et ceux, très rares, qu'ils ont menés à bien ont suffi à leur gloire. À l'image de l'Athénien Périclès (Ve siècle avant J.-C.), Churchill a guidé son peuple dans une guerre impitoyable.

Journaliste talentueux et spirituel, il a aussi beaucoup écrit. Avec le concours de documentalistes zélés, il a témoigné de la Seconde Guerre mondiale... comme Thucydide de la Guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte.

Sa longue carrière témoigne de ses talents comme de son absolu respect pour les principes démocratiques... et d'un humour très britannique.



Churchill à la radio pour son discours du 13 mai 1940

LA FORMULE QUI FAIT MOUCHE

[Retour au sommaire ▲](#)

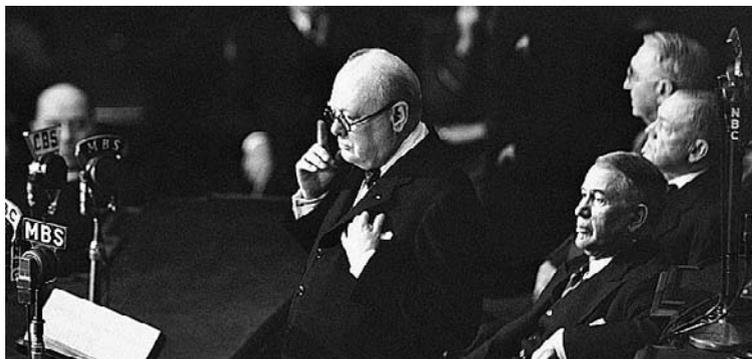
Peu porté sur les études mais doté d'une mémoire aussi phénoménale que sa soif, Churchill a aussi su tirer parti de ses lectures... Ainsi, sa formule la plus célèbre : « *Je n'ai à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur* » (« *I have nothing to offer but blood, toil, tears, and sweat* »), que l'on retiendrait si l'on ne devait en retenir qu'une, n'est-elle pas de lui !

Il prononça ces mots saisissants devant le Parlement, le 13 mai 1940, trois jours après l'invasion de la France par la Wehrmacht et sa nomination au poste de Premier ministre du Royaume-Uni.

En fin connaisseur de l'Histoire, il les a empruntés au révolutionnaire italien Giuseppe Garibaldi, qui les a prononcés pour la première fois à Rome, le 2 juillet 1849, devant ses Chemises rouges.

Le Premier ministre déclare encore le 4 juin 1940 devant les Communes, quand le risque d'une invasion est plus grand que jamais : « *Nous combattons sur les plages, nous combattons sur les terrains d'atterrissage, nous combattons dans les champs et dans les rues, nous combattons dans les montagnes ; nous ne nous rendrons jamais* » (« *We shall fight on the beaches, we shall fight on the landing grounds, we shall fight in the fields and in the streets, we shall fight in the hills ; we shall never surrender* »). S'étant assis, il murmure à l'oreille de son voisin de banc : « *Et nous nous battons avec des tessons de bouteille, parce que c'est fichrement tout ce que nous avons!* »

Mais ce détachement ne dure pas. Deux semaines après, le 18 juin 1940, alors que la France connaît un désastre inouï et qu'un général français inconnu lance un appel à ses concitoyens sur les ondes de la BBC, le Premier ministre Winston Churchill adresse aux Communes l'un de ses plus beaux discours, un discours mobilisateur dont il a le secret avec cette conclusion :



Décembre 1941, au Congrès de Washington, Winston Churchill s'adresse aux parlementaires américains, qu'il enjoint de croire en la démocratie

« What General Weygand called the Battle of France is over. I expect that the Battle of Britain is about to begin. Upon this battle depends the survival of Christian civilization. Upon it depends our own British life, and the long continuity of our institutions and our Empire. The whole fury and might of the enemy must very soon be turned on us. Hitler knows that he will have to break us in this Island or lose the war.

If we can stand up to him, all Europe may be free and the life of the world may move forward into broad, sunlit uplands. But if we fail, then the whole world, including the United States, including all that we have known and cared for, will sink into the abyss of a new Dark Age made more sinister, and perhaps more protracted, by the lights of perverted science.

Let us therefore brace ourselves to our duties, and so bear ourselves that, if the British Empire and its Commonwealth last for a thousand years, men will still say, « This was their finest hour »

« Ce que le général Weygand a appelé la Bataille de France est fini. C'est maintenant à mon avis la Bataille d'Angleterre qui va commencer. De cette bataille dépend la survie de la civilisation chrétienne. D'elle dépend notre existence de Britanniques et la survie de nos institutions et de notre Empire. Toute la furie de l'ennemi doit bientôt se retourner contre nous. Hitler sait qu'il devra nous écraser sur cette île ou perdre la guerre.

Si nous lui résistons, toute l'Europe sera libérée et la vie du monde pourra reprendre son cours vers des horizons radieux. Mais si nous échouons, alors le monde entier, y compris les États-Unis, y compris tout ce que nous avons connu et chéri, sombrera dans les abysses d'un nouvel Âge des Ténèbres rendu plus sinistre, et peut-être plus durable, par les feux d'une science pervertie.

Fortifions nos coeurs et faisons en sorte que, si l'Empire britannique et le Commonwealth durent mille ans, les hommes diront néanmoins toujours : Ce fut leur plus belle heure »



Soldats anglais tenant une position défensive durant la guerre d'El Alamein, le 17 juillet 1942

Enfin, le 20 août 1940, il trouve les mots justes pour remercier la poignée de pilotes de la Royal Air Force qui ont repoussé les attaques de la Luftwaffe allemande et préservé l'Angleterre d'une invasion qui eut été fatale à la liberté en Europe : « *Jamais, dans l'histoire des guerres, un si grand nombre d'hommes n'ont dû autant à un si petit nombre* » (« *Never in the field of human conflict was so much owed by so many to so few* »).

Le 10 novembre 1942, à la suite de la victoire d'El-Alamein, il déclare : « *Ceci n'est pas la fin, ni même le commencement de la fin, mais c'est peut-être la fin du commencement* » (« *Now this is not the end. It is not even the beginning of the end. But it is, perhaps, the end of the beginning* »).

Dans ses Mémoires de guerre, il notera : « *Avant Alamein, nous n'eumes jamais de victoire. Après Alamein, nous n'eumes jamais de défaite* » (« *Before Alamein we never had a victory. After Alamein we never had a defeat* »).

À la veille du débarquement de Normandie, Churchill a un entretien orageux avec le général de Gaulle, chef de la France libre. Il lui dit à cette occasion : « *Sachez-le, général ! Chaque fois qu'il nous faudra choisir entre l'Europe et le grand large, nous serons toujours pour le grand large. Chaque fois qu'il me faudra choisir entre vous et Roosevelt, je choisirai Roosevelt* ».

Ce principe va guider les dirigeants britanniques jusqu'à nos jours.

Ne soyons pas surpris qu'ils prennent leurs distances à l'égard de l'Europe de Bruxelles, n'adhérant plus que pour la forme à l'Union européenne.

Après la guerre, renvoyé du gouvernement par les électeurs, Churchill ne perd rien de sa verve ni de son sens visionnaire. Au sujet de Clement Attlee, son successeur au poste de Premier ministre, il dit méchamment : « *Une voiture vide s'arrête devant Downing Street, et Clement Attlee en descend...* ».



Winston Churchill prononçant son discours sur le « rideau de fer »
au Westminster College à Fulton (Missouri) le 5 Mars 1946

Reprenant son bâton de pèlerin, à 72 ans, il met en garde le monde contre le danger d'une confrontation avec l'URSS.

Le 5 mars 1946, à Fulton, il prononce un discours célèbre où il emploie pour la première fois en public l'expression « *rideau de fer* » et appelle à la constitution d'un front des démocraties ; ce sera l'OTAN : « *De Stettin sur la Baltique à Trieste sur l'Adriatique, un rideau de fer s'est abattu sur le continent* » (« *A shadow has fallen upon the scenes so lately lighted by the Allied victory... From Stettin in the Baltic to Trieste in the Adriatic, an iron curtain has descended across the Continent* »).

Le 19 septembre 1946, à l'Université de Zurich, il appelle de ses vœux les États-Unis d'Europe, sur la base d'une réconciliation franco-allemande : « *Je vais vous dire une chose qui va vous étonner : la première étape de la reconstitution d'une famille de nations européennes doit être l'avènement d'une entente franco-allemande.*

C'est seulement ainsi que la France pourra exercer à nouveau son autorité morale sur l'Europe. Et l'Europe ne saurait se reconstituer sans le rayonnement spirituel de la France et de l'Allemagne ».



Staline portant un toast pour le 69e anniversaire de Churchill, en présence du ministre anglais des Affaires étrangères, Anthony Eden, et de Roosevelt lors de la conférence à Téhéran (Iran), du 30 novembre 1943)

UNE LANGUE BIEN (TROP) PENDUE

[Retour au sommaire ▲](#)

On se souvient qu'avant la guerre, en 1938, Churchill avait lancé à la Chambre des Communes, après la signature des accords de Munich, à l'adresse du Premier ministre Neville Chamberlain : « *Vous aviez le choix entre la guerre et le déshonneur. Vous avez choisi le déshonneur et vous aurez la guerre* » (« *You were given the choice between war and dishonor. You chose dishonor, and you will have war* »).

Mais si visionnaire qu'il fut, il commit aussi maintes erreurs de jugement. Son partenaire américain, le président Franklin D. Roosevelt, l'avait bien entrevu : « *Churchill a cent idées par jour, dont quatre seulement sont bonnes... mais il ne sait jamais lesquelles!* ». L'apprenant, le Premier ministre aurait rétorqué, non sans mauvaise foi : « *Le Président a tort de dire cela. Lui, il n'en a jamais* ».

Lui-même pratiquait (rarement) l'auto-dérision : « *On dit de moi que j'ai été le pire ministre des Finances que l'Angleterre ait jamais connu... et on a eu raison* », dit-il, faisant allusion à sa malvenue réévaluation de la livre en 1925.

Vétéran des guerres de l'Empire, il ne comprit pas l'évolution des Indes vers l'autonomie, voire l'indépendance. Le 18 mars 1931, au Royal Albert Hall, alors qu'il est dans l'opposition parlementaire, il déclare : « *Les Indes sont une abstraction... Les Indes n'ont pas plus de personnalité politique que l'Europe. Les Indes sont une expression géographique. Ce n'est pas plus une nation que l'Équateur* » (« *India is an abstraction.... India is no more a political personality than Europe. India is a geographical term. It is no more a united nation than the Equator* »).



Le Mahatma Gandhi , accompagné de son entourage, arrive à Folkestone en Angleterre, en 1931

En 1930, alors que le Mahatma Gandhi est reçu par le vice-roi après une campagne de désobéissance civile, Churchill, député de l'opposition, ironise : « *Il est affligeant de voir Mr. Gandhi se donner des airs de fakir et grimper demi-nu les marches du palais du vice-roi, tout en organisant une campagne de désobéissance civile* » (« *It is alarming and also nauseating to see Mr. Gandhi, a seditious middle temple lawyer, now posing as a fakir of a type well known in the east, striding half-naked up the steps of the viceregal palace, while he is still organizing and conducting a defiant campaign of civil disobedience, to parley on equal terms with the representative of the king-emperor* »).

Le descendant des ducs de Marlborough témoigna néanmoins toute sa vie d'une fidélité sans faille aux principes démocratiques... avec un humour très britannique, cela va de soi.

Sur un mode résigné, il sussure dans un discours aux Communes le 11 novembre 1947 : « *Personne ne prétend que la démocratie est parfaite ou sage. Il m'est arrivé d'entendre dire que c'est le pire des gouvernements à l'exception de tous ceux qui ont déjà été essayés* » (« *No one pretends that democracy is perfect or all wise. Indeed, it has been said that democracy is the worst form of government except for all those others that have been tried* »).

Mais il dit aussi : « *La meilleure critique de la démocratie est un entretien de cinq minutes avec un électeur moyen* » (« *The best argument against democracy is a five-minute conversation with the average voter* »).

À plus de 67 ans enfin, le « *Vieux Lion* » s'épanouit dans la lutte. À un collaborateur qui, épuisé, sollicite de prendre son dimanche, il s'étonne : « *Comment, mais vous n'aimez donc pas cette guerre ?* »

Annonçant son intention de bombarder l'Italie, il prend soin de préciser : « *Il faudra faire attention de ne pas bombarder le pape, il a des amis influents* ». À propos des Français, lors du débarquement en Afrique du Nord, il note avec condescendance : « *Le Tout-Puissant, dans son infinie sagesse, n'a pas jugé bon de créer les Français à l'image des Anglais* ».



Premier Lord de l'Amirauté, Winston Churchill l'air décidé, accompagné par son secrétaire particulier, Sir Ernest Charles Thomas Troubridge (1911)



Georges Clemenceau (1841-1929)

AFFAIRES PRIVÉES

[Retour au sommaire ▲](#)

Winston Churchill n'est encore qu'un ministre débutant quand il déclare en 1906 à la jeune Violet Asquith à laquelle il fait la cour : « *Nous sommes tous des vers... Mais je crois que moi, je suis un ver luisant !* »

Sa galanterie atteint très vite ses limites, surtout quand il a affaire à des femmes politiques, comme Nancy Astor, première femme à siéger aux Communes en 1919 :

- Lady Astor : « *Monsieur Churchill, si j'étais votre femme, je verserais du poison dans votre café !* »

- Churchill : « *Et moi Madame, si j'étais votre mari, je le boirais !* »

Après la guerre, en sortant de la buvette du Parlement, Churchill heurte la députée travailliste de Liverpool Bessie Braddock :

- Mrs Braddock : « *Monsieur, vous êtes soûl.* »

- Churchill : « *Madame, vous êtes laide. Et moi, demain, je serai sobre !* »

Ses collègues masculins des Communes craignent tout autant ses saillies. C'est l'un des nombreux points communs qu'il partage avec son aîné, le Français Georges Clemenceau.

Un député en séance : « *Je vois l'honorable Churchill hocher la tête pendant que je parle ? Mais je lui ferai remarquer que je ne fais qu'exprimer mon opinion personnelle* » Churchill : « *Et moi, Monsieur, je ne fais que hocher ma tête personnelle* ».

Au Parlement, en novembre 1937 : « *J'ai cru comprendre que nous n'avions rien fait en matière de défense aérienne, par peur d'effrayer la population. Eh bien ! Il vaut beaucoup mieux être effrayé maintenant que tué plus tard !* ».

Un député : « *Monsieur Churchill serait-il en train de dormir pendant que je parle ?* » Churchill : « *Si seulement !* »



Churchill sur le yacht du célèbre armateur grec, Aristote Onassis, lors d'une croisière en méditerranée, le 28 septembre 1958



Churchill lors de sa rencontre avec Charlie Chaplin en 1931

Aux Chequers, le 2 novembre 1940, après avoir annoncé son intention de bombarder l'Italie : « *Il faudra faire attention de ne pas bombarder le pape : il a des amis influents !* »

À lord Beaverbrook, en 1940 : « *Le champagne est nécessaire en temps de défaite, et obligatoire en temps de victoire !* »

En 1941, à son club : « *Je ne déteste personne et je ne crois pas avoir d'ennemis – à l'exception d'Hitler, et encore, c'est professionnel* ». Cela ne l'empêche pas d'être cinglant à l'égard de ses adversaires et même de ses partenaires... Au début de la guerre, il confie à un proche, à propos du général de Gaulle : « *Il ressemble à un lama femelle surpris dans son bain* ».

À propos du travailliste Clement Attlee qui lui succéda au poste de premier ministre en 1945 : « *Un taxi vide s'arrêta devant le 10 Downing Street et quand on ouvrit la portière, Attlee en descendit...* »

À l'auteur dramatique George Bernard Shaw, qui lui avait envoyé deux billets pour la première de sa prochaine pièce, accompagnés de ces simples mots : « *Voici un billet pour vous, et pour un ami - si vous en avez un...* » Churchill répond : « *Ayant déjà contracté d'autres engagements, je regrette de ne pouvoir assister à la première de votre pièce. Merci de m'envoyer deux billets pour la représentation suivante - s'il y en a une...* ».

Laissons à Churchill le mot de la fin à propos de ses réparties. À Lord Mountbatten : « *Les Romains m'ont volé mes meilleures... Et pour qu'on leur en reconnaisse la paternité, ils les ont écrites en latin !* ».

Encore un mot (on ne prête qu'aux riches) : « *Je ne crois aux statistiques que lorsque je les ai moi-même falsifiées* ».



Chartwell, résidence de Winston Churchill (DR)

BIBLIOGRAPHIE

[Retour au sommaire ▲](#)

Écrivain prolifique, Churchill a écrit pas moins de 15 000 pages dont une bonne partie sur ses propres actions. Le premier tome de ses Mémoires, consacré aux événements déterminants de l'entre-deux-guerres (1919-1939) reste du plus grand intérêt pour la compréhension de cette période.

On peut regretter toutefois que le « *Vieux Lion* », par souci de ne pas compromettre son avenir politique, ait modéré ses jugements sur ses contemporains encore vivants, comme lord Halifax.

Ces Mémoires en 12 volumes, fruit d'un travail d'équipe, n'en sont par moins d'une lecture très agréable. Elles ont valu à Churchill, rappelons-le, le prix Nobel de littérature en 1953.

Churchill est lui-même au centre de très nombreux ouvrages bibliographiques, dont trois excellents, récemment parus en France. Le premier a pour auteur l'historien François Kersaudy : *Winston Churchill, le pouvoir de l'imagination* (Tallandier, octobre 2000, 600 pages). Il tisse de l'Anglais un portrait haut en couleur, très agréable à la lecture.

François Bédarida est l'auteur d'une biographie tout aussi intéressante mais davantage orientée sur l'action politique du héros : *Churchill* (Fayard, 1999, 570 pages).

Last but not least, la biographie de l'historien-journaliste Sébastien Haffner, écrite en 1967, a été pour la première fois traduite en français en 2001 par les éditions Alvik sous le titre : *Churchill, un guerrier en politique*. Cet ouvrage de 240 pages est le plus percutant du point de vue de l'analyse politique.

Avec objectivité et lucidité, il fait ressortir les forces mais aussi les faiblesses de Churchill. Il fait revivre tous les personnages qu'il a côtoyés dans sa longue carrière et met en lumière les débats auxquels il a été mêlé.

Herodote.net
<http://www.herodote.net>
141, rue Raymond Losserand 75014 Paris

Prix : 3,25 euros